

LE FANTASQUE,

JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

[Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux, et je meurs quand il le faut.]

VOL. I. N° 5.

QUEBEC, 1^{er} SEPTEMBRE 1837.

Prix : Quatre Sous !!!

POÉSIE.

LA RUPTURE.

Te souvient-il de ces beaux jours,
De ces moments si pleins de charmes,
Où, sous l'arbre cher aux amours,
Ta pudeur me rendit les armées ?
Te souvient-il de ces tourments,
De cette ivresse impétueuse,
Dont notre âme voluptueuse
Éprouvait les feux consumants ?
Jours de bonheur et d'espérance !
Hélas ! qui nous eût dit alors
Qu'un temps viendrait où ces transports
Céderaient à l'indifférence !
Il est venu, ce temps cruel !
Il a détruit nos jours aimables ;
Et d'un parjure mutuel
Nos cœurs aujourd'hui sont coupables.
Nous avons trahi tous les deux
Nos serments d'éternelles flammes ;
Un autre espoir et d'autres feux
Sont venus embraser nos âmes.
Nos regrets seraient superflus ;
Vainement ton cœur s'en afflige ;
L'amour a perdu son prestige ;
Il est trop vrai, nous n'aimons plus.
Brisons librement sa chaîne
Pour nous trop pesante à porter ;
Et qu'une plainte injuste et vaine,
Insel, n'accroisse point la peine
Que l'on éprouve à se quitter !
Que chacun de nous s'abandonne
Aux éphémères sentiments
Que la frivolité lui donne !
Si ton cœur changée me pardonne,
Je te renets tous tes serments.
Fuyons un pénible esclavage,
Et, sans nous gêner davantage,
Caressons un espoir flatteur ;
Va, la constance est une erreur
Qui n'est pas faite pour notre âge.
M. Auguste MOUFFLE.

MÉLANGES.

LE MONSTRE.

Je suis l'aîné d'une famille nombreuse,
distinguée par son rang et par sa fortune.
Mes frères sont tous beaux et d'une taille
élégante ; mes sœurs charment les re-
gards. Pourquoi suis-je donc le seul
contrefait, hideux, jeté au milieu de
cette sphère brillante, comme une dis-
cordance dans l'harmonie de la création,
une malédiction animée, un objet d'hor-
reur et de dégoût ?

L'amour ! maudit soit ce monde dont
je suis l'effroi et le rebut ! l'amitié prend
la fuite à mon aspect ! la pitié même, a-
près un généreux effort, se détourne en
sifflant ! Je rencontre partout le
rire du mépris ou le tressaillement de
l'effroi ; chacun de mes pas tend à un
abîme, et pour moi la vie n'est que des
poisons !

A ma naissance, la nourrice qui m'é-
tait destinée refusa de me donner son
sein ; ma mère m'aperçut et perdit mo-
mentanément la raison, mon père me
condamna comme un monstre indigne de
vivre. Les médecins m'arrachèrent à
la mort. Maudits soient-ils pour cette
œuvre cruelle ! Une femme, elle était
vieille et isolée, eut pitié de moi, me re-
çut et m'éleva. Je grandis ; le besoin
d'aimer se fit sentir avec violence. J'ai-
mai tout ce qui s'offrait à ma vue ; la
terre, l'herbe fraîche, l'insecte qu'elle
abritait, la bête sauvage ! — tout, depuis
l'animal qui broutait à mes pieds jusqu'à
l'homme créé pour contempler le ciel, et
que ma vue épouvanté ; depuis l'être le
plus abject jusqu'au plus noble, je les ai-
mai tous ! — Je m'agenouillai devant ma
mère en la conjurant de m'aimer ; — elle
frissonna ! J'allai vers mon père ! — il me
rejoignait avec horreur ! Mon chien me-
me, et j'avais choisi le plus hideux, mon
chien me craignait et s'enfuyait à ma
vue. Repoussé de toutes parts, je vécus
isolé et misérable, tel que le reptile dans
le sein de la pierre où il naquit.

Banni du commerce des hommes, je
me livrai à la contemplation des beautés
de la nature. La terre me révéla toutes
ses merveilles, et les écrits des sages me
livrèrent leurs précieux trésors.

Alors je résolus de voyager. Je cher-
cherai, me dis-je, d'autres parties du
globe, d'autres hommes qui n'auront pas
été créés à cette orgueilleuse ressem-
blance de Dieu et des anges. Je dis
adieu au seul être qui s'intéressait à moi,
à la femme qui m'avait recueilli ; elle
était devenue aveugle et imbécile ; elle
ne dédaigna pas d'étendre sa main trem-
blante sur ma tête difforme ; elle me bé-
nit ! mais elle ne put s'empêcher d'ajou-
ter : Plût à Dieu que jamais tu ne fusses
sorti du néant ! Un rire sardonique
m'échappa et je m'élançai loin de sa de-
meure.

Un soir, après avoir marché toute la
journée, je me trouvai au sortir d'un bois
près d'une jolie maison rustique entou-
rée d'une haie épaisse et fleurie. J'en-

tendis parler dans le jardin ; c'étaient
les voix de femmes ! Je m'arrêtai pour
écouter : elles parlaient de l'amour et
des qualités qui le font naître. — L'une
d'elles prononça ces paroles dont le char-
me vint doucement résonner sur mon
cœur : « Non, ce n'est pas la beauté qui
attirera mon choix. Je veux du génie
et de l'amour ; le reste est nul à mes yeux.
— Vous ne pourriez cependant, dit une
autre personne, aimer un monstre, fut-il
même un prodige de sentiment et d'in-
telligence. — Je sens que je pourrais, ré-
pondit la douce voix ; oui, si je connais
bien mon cœur, il s'attacherait passion-
nément à un homme doué de qualités
éminentes, quelle que soit sa difformité. »

Cel instant décida de mon sort. Je me
cachai dans les bois qui environnaient sa
demeure ; je partageai la caverne des
bêtes sauvages, et j'y passai mes jours
dans les rêves d'une passion délirante.
Aussitôt qu'une ombre protectrice pou-
vait me soustraire aux regards, je me rap-
prochais d'elle, je veillais sur chacun de
ses pas, je me glissais sous le feuillage
pour entendre encore sa douce voix ; je
passais les nuits entières, couché sous la
fenêtre de sa chambre, et souvent une
musique tendre et plaintive interrompit
son sommeil.

Je lui appris dans mes vers et dans
mes lettres que j'avais entendu sa con-
versation ; je lui répétai cent fois que
j'étais plus hideux que le démon fantas-
tique enfanté par l'imagination en délire
d'un sauvage du nord ; mais je lui dis
aussi que je l'adorais, qu'elle seule était
pour moi toute la nature ! et ma voix
avait une douceur et une harmonie qui
semblaient démentir l'aveu de ma diffor-
mité.

Elle me répondit sa réponse créa-
tueur de moi un monde nouveau et en-
chanté. Elle me répétait que la beau-
té n'était rien à ses yeux, que l'âme
seule méritait son amour ; que l'homme
qui sentait et qui écrivait comme moi ne
pouvait lui paraître odieux. Insensé je
courais à ses paroles. Couvert d'un man-
teau qui m'enveloppait entièrement, j'é-
tais toutes les nuits, me rendre près d'elle
sous un bosquet touffu où pénétraient à
peine quelques faibles rayons de la lune.

« Pars, me dit-elle un soir, va obtenir
des hommes cette admiration passionnée
que tu m'as inspirée ; justifie mon choix
par une renommée éclatante ; puis, viens
réclamer ma parole et je suis à toi. — Ju-
re-le, m'écriai-je. » Elle en fit le ser-